

LE DEVOIR

Le jeudi 22 novembre 2012, cahier CULTURE, p.B7

THÉÂTRE

Se conquérir

UN

Texte, mise en scène et interprétation : Mani Soleymanlou. Une production d'Orange noyée. Au Théâtre La Chapelle jusqu'au 1^{er} décembre.

ALEXANDRE CADIEUX

L'année dernière, lors de la reprise du spectacle *L'affiche* de Philippe Ducros traitant du conflit israélo-palestinien, j'avais trouvé frappant que l'on confie l'interprétation du seul personnage québécois à l'acteur Mani Soleymanlou. Signe d'une intégration parfaite dans notre société pour ce natif de l'Iran arrivé à Montréal via Paris, Toronto et Ottawa? Lui-même en doute, et cet écartèlement culturel constitue le sujet de son premier spectacle solo, *Un*, entreprise autobiographique à la fois humble et courageuse qu'accueille en ce moment le Théâtre La Chapelle.

Forcé ici d'épeler son nom, d'expliciter ses origines, il se présente comme Iranien. Pourtant, du sol de sa toute petite enfance, il ne lui reste que peu de choses: les traditions culinaires perpétrées de ce côté de l'Atlantique par ses parents et des souvenirs de retour au pays pour visiter des proches, dans les années 1980, avec les occasionnelles bombes irakiennes traversant le firmament. Soleymanlou refuse d'être de cet Iran intolérant d'après la révolution islamique de 1979, mais il refuse aussi d'être de nulle part. Quelle terre lui reste-t-il, quel « je » peut-il encore conquérir?

Cet acteur très solide et charismatique, assez

drôle, nous entraîne d'abord dans ce périple par l'humour, installant un mélange savamment calculé de désinvolture et de fausse maladresse. À cette première partie douce-amère baptisée « Moi » succède « Ils et elles », lettre de soutien aux jeunes de son âge qui militent, au péril de leur vie, pour pouvoir vivre librement sur les territoires de l'ancien empire persan où les élections du 12 juin 2009, qui reportèrent au pouvoir Mahmoud Ahmadinejad, prirent des allures de sinistre farce.

C'est également à la conquête de ses propres moyens d'expression que s'est lancé ici le diplômé en jeu de l'École nationale de théâtre, cuvée 2008, qui porte aussi les chapeaux d'auteur, de metteur en scène et de scénographe. Cette concentration des tâches explique peut-être le recours à quelques lieux communs de la forme solo, notamment ces adresses pas toujours convaincantes à des chaises pour simuler la présence d'interlocuteurs invisibles. Soleymanlou tire de meilleurs effets de son dialogue avec l'éclairagiste Erwann Bernard, dont le travail presque narratif ajoute rythme et textures à la performance.

Au-delà de ces minces réserves d'ordre essentiellement esthétique, ce récit d'exil constitue une pierre assez percutante et passablement émouvante dans l'actuelle entreprise collective de décloisonnement et d'ouverture sur le monde à laquelle se livre une belle frange de nos créateurs théâtraux. Je pense par exemple à Philippe Ducros et Olivier Kemeid, deux auteurs-metteurs en scène avec qui Mani Soleymanlou collaborera dans les prochains mois, respectivement sur *Lapin blanc, lapin rouge* en décembre à l'Espace Libre, et *Furieux et désespérés* en février au Théâtre d'Aujourd'hui.

Collaborateur
Le Devoir